

Des crimes tendres

Isaure de Saint Pierre

Roman

« Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais. »

Oscar Wilde

Chapitre 1

– Je peux savoir ce que vous venez foutre ici ? Cette affaire est de ma compétence territoriale.

Brassard autour du bras, le capitaine de police Bétu, l'air furibard, invectivait les deux capitaines de la Crim', Eric Laye et son coéquipier Bernard Max. Ce fut Bernard, plus calme et plus posé que son copain, qui choisit de répondre :

– Vois ça avec le proc', c'est lui qui décide des critères de saisine. Vous n'aviez pas de piste.

– Comme si on avait eu le temps d'en avoir.

– Ecoute, coupa Eric qui en avait un peu assez des éternelles susceptibilités des collègues, tu m'adresses au plus vite ton procès-verbal, ça nous fera gagner du temps.

– D'accord, d'accord, mais je me demande parfois à quoi on sert.

Il s'éloigna en bougonnant. La scène de crime était déjà entourée des rubans réglementaires et trois OPJ locaux contenaient les passants qui auraient bien voulu connaître les raisons de l'attroupement et de la présence des quatre voitures de police. Comme toujours alléchés par la possibilité d'un beau crime bien crapuleux et attirés par l'odeur du sang. Mais du sang, il n'y en avait pas. L'odeur, en revanche...

Eric Lahaye et Bernard Max étaient entrés dans le grand jardin bien entretenu au bout duquel se dressait une élégante maison de

trois étages, en bordure du Bois de Boulogne. Avec calme et méthode, ils contemplèrent la scène de crime afin de bien se pénétrer de l'ambiance, même si l'odeur devenait insupportable, avant de rejoindre les autres membres de leur équipe. Ils saluèrent d'abord le juge Michel Lemoine, personnage un peu ventripotent, souffrant avec dignité de sa petite taille et de sa calvitie, des lunettes cerclées d'or achevant de lui donner l'air d'un hibou, mais il ne fallait pas se fier à son allure débonnaire. Le petit juge était d'une compétence redoutable et ne laissait jamais rien passer. S'il était sur l'affaire, l'équipe du commandant Chaumu avait tout intérêt à se montrer digne de la réputation de la Crim'.

Paul Lestégui, le procédurier, tapait frénétiquement sur sa tablette, notant toutes ses informations en vue du PV de constatations qu'il devrait ensuite rédiger. Les trois « rippeurs », les collègues les moins gradés du groupe, se trouvaient déjà à pied d'oeuvre. Les tâches avaient été distribuées par le commandant Chaumu, le chef de la brigade. A Balder l'enquête de voisinage et l'audition des témoins, à commencer par les propriétaires des lieux, à Vergennes la charge de visionner les diverses caméras, celles de la maison et celles de la rue, car ce quartier cossu n'en manquait pas, à Berria les réquisitions téléphoniques. Le commandant Chaumu se tourna vers ses deux capitaines en désignant discrètement un grand homme chafouin à la courte barbiche qui se tenait bras croisés, un peu à l'écart :

– Bon, je vais faire le point avec le procureur Lebrun et m'efforcer de ménager sa susceptibilité. Il déteste avoir l'impression de perdre la vedette. Réunion ce soir. Vous avez tout intérêt à bien faire votre boulot, les gars, comme vous avez pu le constater, le juge

Lemoine est également venu sur le terrain. Quand il s'agit du meurtre d'une très jeune fille, il se déplace toujours.

– Entendu ! répondit Eric qui savait que le juge avait perdu son unique fille dans un accident de voiture et qu'il était sensibilisé à l'extrême par une victime lui rappelant la mort de son enfant.

Trois techniciens de l'Identité judiciaire photographiaient les lieux, recherchaient traces et indices, tandis que le médecin légiste, Tom Ferluc, procédait aux premières constatations.

– Alors ? lui demanda Eric.

– La fille est majeure, je dirais à peine vingt ans. Elle a été étranglée, à priori avec son foulard, puis jetée dans ce buisson.

– Violée ?

– Je ne pense pas. En tout cas, ses vêtements semblent intacts, aucune trace d'autre violence, mais j'en saurais plus après l'autopsie. Avec cette chaleur, le corps s'est vite décomposé, ce qui explique l'odeur... et les mouches. Bon, les gars, j'en ai fini avec les premières constatations, on peut l'embarquer. Mettez-la dans la housse.

Pendant que deux techniciens de l'Identité judiciaire obtempéraient, Bernard Max se tourna vers le troisième, Raoul Istiniac, qui évitait de regarder le très jeune corps que ses collègues manipulaient avec précaution avant de tirer sur le jeune visage la fermeture éclair de la housse. Il était très pâle.

– Ca va ?

– Excuse-moi, une victime de cet âge, je n'ai jamais pu m'y habituer.

– Moi non plus et le juge pas plus que toi, à ce qu'on dirait, dit Bernard Max en voyant le visage pâle et fermé de Michel Lemoine, mais on aura le salaud qui a fait ça. Une idée de son identité ?

– Non, pas de sac, pas de papiers. Enfin, on a actionné la Brigade de répression de la délinquance contre la personne. Le groupe disparition étudie ses fichiers, on n'a rien pour le moment.

– Un vol qui aurait mal tourné ?

– Elle ne devait pas être bien riche. En fait, je pense qu'elle michetonnait, robe moulante ultra-courte et trop décolletée, maquillage outrancier... Je peux me tromper, bien sûr. En tout cas, elle n'était pas fichée et ce ne peut être qu'une occasionnelle.

– Et les proprios ?

– Ils se trouvaient en week-end à Deauville. C'est le gardien qui a découvert le corps, à cause de l'odeur, et qui les a rappelés. Ils semblent effondrés.

– Bon, je m'en occupe avec Eric.

Tous deux gravirent lestement la dizaine de marches d'un perron surmonté d'une marquise de verre et furent introduits dans un grand salon en rotonde par un valet un peu raide, qui les pria de s'asseoir et les assura que les maîtres de maison ne sauraient tarder.

Ils virent entrer un homme grand et mince d'une cinquantaine d'années, au crâne dégarni, bronzé par le soleil normand ou par les UV des salles de sport qu'il devait fréquenter pour entretenir sa forme. Vêtu d'un pantalon de toile blanche et d'une chemise Ralph Lauren d'un bleu cobalt, il avait manifestement gardé sa tenue estivale. Il se tourna vers la porte en disant :

– Allez, viens, Laure, même si la mort de cette malheureuse t'a bouleversée, je suppose que ces messieurs voudront aussi t'entendre.

Parut une toute jeune femme en jean et débardeur noir, aux cheveux blonds ébouriffés, aux yeux encore rouges d'avoir pleuré. Le maître de maison proposa aux policiers :

– Un petit whisky pour vous remettre de vos émotions, messieurs ?

– Jamais en service.

– Ah oui, j'oubliais. Voici Laure, ma jeune épouse et auteur à succès, je suis Dominique Sens, l'éditeur. Laure, je te sers un doigt de cognac pour te requinquer. Ma femme est très émotive, vous savez. Que cette jeune fille soit morte chez nous est bien sûr affreux...

– Je vous connais, je suis une amie de Catherine Raisse, l'interrompt la jeune femme en dévisageant avec étonnement Eric Lahaye.

Ses yeux s'habituant à la semi-pénombre, il distinguait à présent beaucoup mieux sa proie et resta un instant à la contempler, se délectant à ce spectacle. Ce fut peut-être l'acuité de son regard qui l'éveilla. Deux paupières se relevèrent à demi, puis tout à fait, des yeux encore brouillés par le sommeil se posèrent sur lui, vacillèrent un moment, revinrent à lui. Un mince sourire erra sur cette bouche qu'il exérait, les lèvres remuèrent et dirent :

- Rassurez-vous, je ne vais ni hurler ni vous supplier, seulement m'étonner. Ainsi, c'est donc vous ?

- Oui, c'est moi !

Comme il ne pouvait crier, il avait parlé d'une voix sourde et vibrante de colère. Maintenant que sa victime était éveillée et bien éveillée, la colère lui était en effet nécessaire pour accomplir ce qu'il avait projeté. Tandis que sa main gauche venait bâillonner la bouche détestée, sa main droite s'élevait rapidement. Une lame brilla au-dessus du corps couché dans son lit. La main s'abaissa et la lame entra profondément dans la poitrine offerte, puis elle se leva et s'abaissa encore et encore. Affolé par l'odeur du sang, en proie à une frénésie destructrice, il ne pouvait s'arrêter et lardait de coups de couteau le corps déjà mort. Quand enfin, il s'arrêta, il était hors d'haleine. Il contempla sans trembler la poitrine lacérée, le T-shirt détrempé de sang, les draps également maculés.

La veille, Eric Lahaye, capitaine à la Crim', l'une des trois brigades domiciliées au célèbre 36, quai des Orfèvres, avec la Brigade des stupéfiants ou BS et la Brigade de recherche ou d'intervention ou BRI, était pour une fois arrivé un peu en avance au bureau. Ni son coéquipier Bernard Max, ni son chef de groupe, le commandant Chaumu, n'étaient encore là et il lisait les nouvelles sur son portable en les attendant devant la machine à café qui s'obstinait à livrer un breuvage assez immonde. Qu'importe, c'était là que tout le monde se retrouvait. Il salua le procédurier Lastégui, petit homme aussi pâle que les innombrables dossiers qu'il brassait à longueur de journée, puis Balder, Vergennes et Berria, comme Bernard et lui des hommes de terrain. C'était un lundi, une belle matinée de septembre, mais étant donné que Bernard et lui avaient travaillé tout le week-end, Eric commençait à se perdre un peu dans le décompte des jours. Enfin, les

deux retardataires arrivèrent et le commandant entraîna les hommes de sa brigade dans son bureau servant aussi de lieu de réunion.

Les affaires habituelles furent évoquées. Tout le monde n'était pas rentré de vacances et la capitale n'avait pas encore retrouvé son rythme de violences. On avait bien trois crimes passionnels qui venaient d'être résolus, une bagarre dans le RER B ayant fait deux morts, deux Maliens trouvés égorgés dans le secteur de Maison Rouge, juste sous la célèbre butte de Montmartre. Pour ces derniers, les coupables seraient difficiles à découvrir, la loi du silence régnant parmi les clandestins. On avait aussi un caïd turc de la drogue dont le cadavre avait été découvert dans les eaux paisibles du canal Saint-Martin, le dixième arrondissement étant l'un des fiefs de prédilection de ce genre de trafiquants.

– On laisse ça aux collègues des Stups, décida le chef de groupe.

La routine, en somme.

Pour la forme, Eric et Bernard furent chargés d'enquêter à Château Rouge. Si le quartier pouvait sembler pittoresque sous le soleil de septembre, avec ses petits marchés où l'on vendait des fruits et des légumes aux formes torturées et aux noms imprononçables pour des occidentaux, ses échoppes branlantes, ses tailleurs capables de copier n'importe quel vêtement dans la journée, oeuvrant, assis en tailleur à même le sol devant de vieilles machines à coudre d'une autre époque mais toujours vaillantes, avec ses boubous multicolores et sa musique afro, il devenait plus inquiétant la nuit tombée. C'était alors le lieu de tous les trafiques, dope surtout, bien sûr, mais aussi filles et multiples produits électroniques, comme de bien entendu « tombés du

camion ». Partout, le même mur de silence s'élevait dès qu'ils commençaient à poser quelques questions. C'était décourageant. Et pas question d'avoir des indic's sûrs dans ce quartier bientôt voué à la démolition, dont la population restait changeante.

La zone de compétence du « 36 » s'étendant sur Paris et la Petite Ceinture, le Parquet de Neuilly, toujours très attentif lorsqu'il s'agissait du meurtre d'une mineure, avait saisi la Crim' pour enquêter sur place. Et l'ambiance un peu endormie du « 36 », en ces temps de vacances, s'était brusquement survoltée.

Les bruits de la capitale qui s'éveillait montaient jusqu'à lui. Une porte claquait, une moto freinait trop brusquement, les premiers bistrots relevaient peu discrètement leurs rideaux métalliques.

Eric Lahaye n'était pas d'astreinte ce samedi matin. Aussi pouvait-il sans remords paresser dans son studio proche du parc Monceau. Bientôt, la Crim' et les autres brigades seraient censées déménager pour la future Cité judiciaire des Batignolles, si les travaux en cours ne prenaient pas trop de retard. On y perdrait en pittoresque pour y gagner en place, mais Eric savait déjà qu'il regretterait toujours la vue incomparable que son inconfortable petit bureau perché sous les toits, étouffant en été, glacial en hiver, lui offrait sur la Seine, le reste de l'île de la Cité et le bizarre clocheton abritant les services du procureur général. Sans parler de la proximité avec le Palais de Justice et la précieuse Sainte-Chapelle, car Eric gardait la passion des vieilles pierres. Oui, il regretterait la « maison poulaga », ainsi dénommée pour le marché aux volailles et les innombrables rôtisseries

se tenant jadis sur ce quai, même si la nouvelle cité serait plus proche de chez lui.

Il jeta un coup d'œil mi-agacé, mi-attendri à Catherine Raisse, étalée dans le lit, bras jetés en travers des draps, l'obligeant à se blottir dans le coin le plus reculé pour lui échapper. Même endormie, même abandonnée dans le sommeil, elle prenait encore toute la place. Il se leva silencieusement. On ne pouvait dire qu'il paraissait ses vingt-neuf ans. En dépit d'un torse puissant, dénué d'une once de graisse, des épaules larges, des bras musclés de l'homme d'action, il avait gardé un visage presque infantin. Ses yeux très noirs pouvaient refléter bien des passions. Et lorsqu'il souriait, c'était encore un tout jeune homme. Ses cheveux sombres, d'ordinaire décoiffés en pétard, lui tombaient en ce moment sur les yeux. Sa barbe de trois jours lui allait bien. C'était vrai qu'il s'entretenait, prenant soin de son corps et de son apparence, ce qui l'amusait et l'incitait à se moquer de lui-même. Il y voyait une faiblesse, la peur de l'approche de l'âge mûr et le désir éperdu de freiner son entrée dans le monde adulte. C'était pour cette raison qu'il multipliait les conquêtes féminines, toujours amoureux, même et surtout s'il refusait de s'installer dans une liaison, qui l'aurait limité en l'empêchant d'aimer les autres femmes. Toutes les autres...

Cette belle fille qu'il avait mise dans son lit, Eric l'avait rencontrée depuis peu, lors de la soirée d'anniversaire d'une ancienne copine. La mère de Catherine était une comédienne d'un certain renom. Elle-même, devenue veuve très jeune, après à peine un an de mariage, son mari étant mort d'un cancer fulgurant, était revenue habiter chez sa mère. En réalité, c'était elle qui faisait vivre la vieille

comédienne, son mari lui ayant laissé une fortune confortable. Elle était aussi la meilleure amie de Laure Marin, la nouvelle Mme Sens.

L'éditeur, lui avait confié Catherine, avait la réputation d'être peu regardant quant au choix des moyens quand il s'agissait de réussite, ce qui lui semblait fascinant, à lui qui n'était pas un homme de pouvoir et se souciait peu de l'argent. Elle lui avait aussi appris qu'il restait le pygmalion de sa très jeune femme. Elle n'était qu'un peu de glaise entre ses mains. De l'avis de Catherine, Laure ne détestait pas être ainsi dominée. La renommée du grand éditeur parisien Dominique Sens, son sens des affaires et son absence de scrupules la servaient. Sans lui, son premier et pour l'instant unique roman, *Des crimes tendres*, aurait probablement subi le sort de bien des livres, les meilleurs comme les plus mauvais, c'est-à-dire qu'il serait passé quasi inaperçu.

Eric alla à la fenêtre et l'ouvrit largement. Ce mois de septembre continuait d'être torride.

Dans le grand lit à la dérive, la dormeuse s'éveillait. Elle se redressa contre les oreillers et lui sourit. Ses cheveux très noirs, ses yeux sombres et son teint laiteux étaient d'un joli effet contre le blanc des draps. Dépouillée de ses vêtements gothiques, elle lui plaisait davantage. Il vint s'asseoir contre elle et lui caressa les cheveux d'un geste plus tendre que possessif en lui demandant pensivement :

– Si tu es si amie avec Laure Sens, connais-tu leur villa de Neuilly ?

Elle éclata d'un rire très frais avant de répondre :

– Bien sûr. Tu connais la maison de ma mère, la *grrrande* Céline Jules, elle est située dans la même rue en bordure du Bois,

c'est d'ailleurs ainsi que j'ai connu ce cher Dominique, puis Laure, qu'il m'avait présentée et qui était devenue ma meilleure amie avant d'être Mme Dominique Sens. Si tu continues à enquêter là-bas, tu pourrais déjeuner à la maison, si ça ne t'ennuie pas de tenir compagnie à ma mère, qui ne s'est jamais beaucoup occupée de moi et dont la présence m'exaspère le plus souvent.

– Tu n'exagérerais pas un peu ?

La dernière fois qu'il était passé prendre Catherine chez elle, Eric se souvenait d'une femme bruyante et bavarde, si imbue d'elle-même qu'elle occupait toujours le terrain, coupait la parole à chacun et oubliait, en arborant des tenues au moins aussi excentriques que celles de sa fille, pantalons trop moulants et tops trop décolletés, qu'elle n'avait plus l'âge de les porter et qu'elle se rendait ridicule. Catherine eut un soupir qui en disait long et aborda un autre sujet.

– Ce mariage m'a surprise, tu sais. J'avais bien vu que Dominique s'était tout de suite intéressé à Laure. Il avait tout d'abord désiré la faire reconnaître en tant qu'écrivain et elle fut assez intelligente pour comprendre qu'il voulait un auteur docile, qui se plierait à ses desiderata et ne discuterait pas ses méthodes. Dans le cas contraire, il aurait choisi sans plus d'état d'âme une autre romancière. Avec sa connaissance du public et son habitude de la vente, Dominique a su exploiter les contrastes existant entre Laure et son livre. Contraste entre sa jeunesse et le cynisme désabusé de son roman, l'air angélique de son visage et le sadisme des crimes décrits, entre son apparente naïveté et la sensualité de certaines scènes. La recette a marché et même très bien marché. On s'est arraché *Des crimes tendres* et il n'y a pas eu moins de quatre rééditions.

Catherine semblait rêveuse. Le destin de son amie ne lui était pas indifférent et elle paraissait même l'envier un peu. Sur ses conseils, Laure avait eu la sagesse de ne pas se laisser griser par les innombrables séances de poses que lui avaient réclamées les meilleurs photographes du moment, par les demandes d'interviews des journalistes et les invitations sur les plateaux télévisés les plus prestigieux. Les premiers temps, elle avait trouvé étrange et même plutôt agréable d'être reconnue dans la rue, de donner des autographes ou de voir la file des lecteurs s'allonger derrière son comptoir, lorsqu'elle avait signé pour la première fois son livre au Procope.

Catherine s'y trouvait aussi, assise à côté de son amie et lui tendant les ouvrages à dédicacer. Même si elle arborait une robe d'un rouge flamboyant au décolleté audacieux, ce n'était pas elle que l'on regardait et elle en avait conçu quelque dépit, même si elle jugeait amusant d'être là. Cet établissement, qui avait été le plus célèbre café littéraire de Paris, avait toujours son public et son décor n'avait pas beaucoup changé depuis que la très belle Marie Desmares, qu'on appelait alors la Champmeslé, en avait fait les beaux jours. Son fondateur, le petit Sicilien Francisco Procopio dei Coltelli, aurait été bien surpris de constater que nul ne savait plus rien des étranges mixtures ayant fait jadis sa renommée, hydromel, huile de Vénus, liqueur du parfait amour, eau de bergamote de limette ou cordial de Colédon.

Ce que Catherine avait surtout apprécié dans ce lieu d'un luxe à peine compassé, expliqua-t-elle à Eric, c'était le dallage de marbre, les boiseries dorées, les lustres et les miroirs étincelants. Pour

l'occasion, c'étaient toujours de jeunes et beaux garçons habillés à la mauresque qui servaient les clients. Cette signature avait été incontestablement un succès. Pourtant, Laure se défendait d'y attacher trop d'importance. Elle lui avait même confié que sa notoriété n'était pas assez assise pour qu'elle puisse se passer de son éditeur. D'ailleurs, son contrat stipulait qu'elle lui devait encore deux romans. S'il l'avait voulu, il aurait pu défaire son début de renommée aussi vite qu'il l'avait créée. Si les romans suivants n'avaient pas de succès, si son public la boudait, on en concluait avec une cruauté désinvolte qu'elle n'était l'auteur que d'un seul livre. Alors, elle aurait beau écrire d'autres histoires encore plus sombres et plus cruelles que la première, pour tous, elle ne resterait que la romancière de *Des crimes tendres*, une étoile filante éphémère et brillante au firmament de la littérature. Un astre solitaire qui n'aurait jeté son éclat qu'une unique fois.

Catherine avait eu beau tenter de la rassurer, Laure était trop fine pour ignorer ce que son livre devait à son éditeur. Il n'avait pas uniquement façonné le très jeune auteur qu'elle était, modifié son apparence et forgé sa personnalité, il ne lui avait pas seulement appris comment se montrer aux photographes, quelle image donner d'elle-même ou que répondre aux indiscretes questions des journalistes, comment se tirer enfin avec charme et désinvolture des pièges les plus insidieux, il avait aussi, imperceptiblement, modifié son livre.

Catherine était bavarde et Eric l'écoutait avec attention. Il n'avait pas encore écarté la possibilité de la responsabilité du couple dans la mort de la jeune fille retrouvée étranglée dans leur jardin. Aussi, tout ce qu'il pouvait apprendre à leur sujet était-il bienvenu et il

relançait même Catherine lorsque ses confidences cessaient, lui demandant aussi ce qu'elle pensait du roman en lui-même.

Des crimes tendres n'était, à l'origine, lorsque Catherine l'avait lu pour la première fois, qu'un bon roman comme il y en a beaucoup, une histoire de vengeance et d'amour fou comprenant des élans passionnés pouvant séduire un éditeur. L'intrigue restait pourtant trop mince et l'auteur des crimes trop évident. C'était Dominique Sens, Laure elle-même le reconnaissait, qui avait su insuffler le mystère, distiller l'horreur goutte à goutte en ménageant le dénouement final.

On ne pouvait dire qu'il ait remodelé son texte, puisqu'il s'était contenté de couper, puis de morceler davantage le récit, entrecroisant les trames tel un savant ouvrage de broderie. A chaque fois, le lecteur était laissé haletant au moment où il pouvait s'imaginer qu'un coin du voile se soulevait. Laure aussi avait finalement déclaré préférer cette seconde mouture, mais cette acceptation était restée douloureuse à admettre.

Catherine s'accouda à son oreiller et confia à Eric, prolongeant ses confidences :

– Tu sais, Laure fut tout d'abord furieuse des corrections de Dominique. Elle voulait bien troquer ses jeans pourris contre des pantalons plus seyants, picoler un peu moins et arrêter la coke, elle exigeait que son livre reste « son bébé ».

– Pour complaire à son éditeur, j'imagine qu'elle accepta aussi de châtier son langage et de se coiffer un peu plus ?

– Le sacrifice ne fut pas bien grand. Elle n'avait adopté son look gothique que pour choquer des parents bourgeois et convenables – si ternes et si convenables... Formulées par un homme qui

l'impressionnait et l'intimidait en secret – un sentiment dont Laure n'a jamais pu tout à fait se départir envers son mari – , les critiques ont porté...

– Comment vous êtes-vous connues ?

– En tant que voisine, j'étais devenue amie de Dominique Sens, puis il m'avait confié la lecture de certains des manuscrits qu'on lui envoyait. J'avais ainsi rédigé une note élogieuse sur *Des crimes tendres* et j'étais présente lors de leur premier entretien. Ca se passait dans les bureaux de sa maison d'éditions de la place Saint Sulpice. C'était la première fois que je voyais Laure Marin. Comment la trouves-tu, Eric ?

– Jolie, très certainement, mais moins belle que toi.

Il avait prononcé la phrase attendue et elle lui sourit sans remarquer qu'il n'y avait pas mis la conviction souhaitée. C'était vrai que Laure était ravissante, avec ses cheveux très pâles et ses yeux d'un bleu sombre, mais Catherine ne l'avait jamais considérée comme une rivale, plutôt une complice. Refermant les paupières, elle revoyait la scène et la conta à Eric.

Un jean si moulant qu'on se demandait comment elle avait pu y entrer et un T-shirt lui faisant comme une seconde peau soulignaient davantage qu'ils ne couvraient un corps encore juvénile. Elles devaient avoir à peu de choses près le même âge – Catherine n'avait que vingt-deux ans. Toutes deux s'étaient souri et Dominique Sens avait expliqué en guise de présentation :

– Catherine Raisse est la fille de Céline Jules, la célèbre comédienne. Elle a lu votre livre et m'en a dit le plus grand bien en

dépité de quelques critiques intelligentes et bien vues. C'est à cause d'elle que je vous reçois aujourd'hui...

Laure Marin, en dépit de sa timidité, avait tenté de lui expliquer :

– Que vous puissiez vous intéresser à mon roman, bien sûr, c'est une grande chance pour moi et je serais stupide de ne pas la saisir. Pourtant, je ne veux pas réussir à n'importe quel prix. Ainsi, je veux que *Des crimes tendres* reste mon œuvre et mon enfant. Pour rien au monde, je ne vous l'abandonnerai.

Il avait alors retiré ses lunettes, livrant à leurs regards un visage tout à coup plus vulnérable, et avait répondu avec une mordante ironie :

– Il y a longtemps, ma chère, que le scandale ne fait plus recette, savez-vous ? Ce n'est pas tellement l'intrigue de votre livre, somme toute assez banale, qui me plaît que ce que l'on peut en faire. Si je le publie, je prends une option sur l'œuvre et sur l'auteur. Vous devrez suivre mes conseils pour tout ou bien je préfère vous laisser votre liberté.

– Vous voulez me changer et changer mon bouquin, c'est ça ?

– C'est ça. C'est à prendre ou à laisser.

– Et moi, que comptez-vous faire de moi ? Me mettre dans votre lit, peut-être ?

Pour la calmer, Catherine avait esquissé un petit signe que le jeune auteur n'avait pas vu ou pas voulu remarquer. Laure faisait exprès de se montrer brutale, pour jouer à la grande et s'empêcher de pleurer. Ni Catherine ni Dominique n'en furent dupes. L'éditeur eut même un sourire très doux, innocent, pour tenter de la réconforter :

– Vous restez là où vous êtes, c'est-à-dire bien calée dans ce fauteuil, car vous ne faites pas partie de ce genre de marché. Je sais que les éditeurs ont la réputation de coucher avec leurs auteurs si elles sont jeunes et jolies. Pas moi. Une femme ne m'intéresse que si je la séduis. Je ne l'achète donc jamais. Ce que je vous propose, Laure, c'est en quelque sorte une association. Aujourd'hui, les libraires croulent sous l'afflux des livres. Et encore, s'il n'y avait que les écrivains pour écrire, tout marcherait un peu mieux. Mais les politiques, les acteurs, les sportifs, les peintres et n'importe quel présentateur météo de la télé, tous écrivent leurs mémoires ! Et les pages de ces innombrables publications ne sont la plupart du temps même pas feuilletées. On oublie leurs livres sans les lire dans les caves des libraires.

– Dans ces conditions, pourquoi éditer ? demanda brutalement Laure.

– On se le demande. Moi, je publie moins de livres que la plupart de mes confrères et chaque roman est soigneusement revu et corrigé avant sa parution. C'est le seul secret de ma réussite. Quand il s'agit de livres d'actualité, figurez-vous que bien des manuscrits sont envoyés à l'imprimerie sans même avoir été relus. Quant aux traductions d'auteurs étrangers, certains éditeurs les font imprimer telles quelles. Le traducteur n'est pas infallible et l'auteur non plus. Toute une importante partie de notre travail est à présent oubliée. Passons sous silence les innombrables coquilles, fautes d'orthographe ou erreurs de français trop souvent imprimées. D'ailleurs, ma chère, votre texte n'en manque pas.

– On peut aussi inventer un langage.

– Quand on a du génie, certainement. Quand on a la paresse de chercher un terme dans son dictionnaire et que l'on ignore sa grammaire, c'est plus discutable.

Catherine avait noté l'éclair de fureur dans les yeux d'un bleu si sombre. A nouveau, Dominique avait souri et, aussitôt, Laure s'était apprivoisée, puis soumise comme un animal s'offrant à son vainqueur, mais il ne s'intéressait alors qu'à l'écrivain qu'elle pourrait devenir – ou plutôt, au livre qu'il saurait promouvoir.

C'était ainsi qu'était née une nouvelle Laure Marin, ancienne punkette devenue un auteur à succès et, depuis trois mois, la femme du redoutable Dominique Sens. Un simple froncement des sourcils de l'éditeur pouvait faire craindre à un rival n'importe quel coup bas : soudaine hémorragie d'auteurs, manipulation des journaux, magazines, radios et émissions à son seul profit ou offres alléchantes proposées aux meilleurs directeurs littéraires du moment pour les débaucher.

Eric réfléchissait au portrait du couple ainsi brossé par son amie. Il avait trouvé l'homme séduisant, intéressant. Il le découvrait, semblait-il dénué de tout scrupule, et se demandait toujours s'il avait ou non un rapport avec la jeune morte. Il paraissait avoir tant d'ascendant sur sa jeune femme qu'il était probable que, devant des enquêteurs de la Crim', elle puisse réciter une leçon dictée par son mari et apprise par cœur. Catherine eut l'impression que sa présence devenait inopportune et elle dit un peu vite :

– Passe-moi ta chemise, Eric. Je vais finir par être en retard, j'ai des notes de lecture à rendre aujourd'hui.

– Tu dois vraiment repartir si vite ? J'avais espéré prolonger ce moment. Je ne suis pas d'astreinte ce week-end.

Catherine avait compris qu'avec un séducteur tel que lui, mieux valait ne pas s'imposer. Elle affecta donc d'être pressée alors qu'elle ne l'était pas, se leva, enfila la chemise qu'il lui tendait et fila vers la douche. Quand elle revint, les cheveux un peu humides, elle s'assit au bord du lit en cherchant ses vêtements, il releva la chevelure ébouriffée et posa les lèvres sur sa nuque. Elle se retourna pour l'embrasser, tout en se disant que ce jeune capitaine de la Crim' lui plaisait bien plus que Dominique Sens, qu'elle trouvait très vieux. Aussi plaignait-elle un peu son amie d'avoir dû se marier. Heureusement pour elle, Catherine n'avait pas besoin, comme Laure, de se caser pour avoir une vie confortable. La fortune laissée par son mari lui suffisait amplement.

Ils prirent ensemble leur café au bistro du coin et Eric voulut savoir la suite de l'histoire.

Les deux jeunes femmes s'étaient revues à l'occasion de la réception que Dominique Sens donnait en l'honneur de la troisième édition de *Des crimes tendres*. Depuis lors, ce chiffre avait d'ailleurs été doublé. La soirée devait avoir lieu dans les jardins de sa maison d'édition de la place Saint Sulpice, un bel hôtel particulier du siècle passé. Le rez-de-chaussée, constitué d'une enfilade de trois salons que Catherine jugeait très magnifiques et assez impressionnants, ne servait qu'en ce genre de circonstances. A la demande de l'éditeur, elle était passée prendre Laure chez elle.

Cette dernière habitait depuis peu un petit appartement qu'elle avait loué grâce aux avances consenties par Dominique. Une brosse à

la main, revêtue d'une simple robe d'été blanche à bretelles, Laure lui avait ouvert. Après l'avoir embrassée, elle lui sourit et lui demanda :

– Ca fait un peu trop sage, non ? Il faudrait un bijou ou une veste originale, mais je n'en ai pas. Et puis, on m'a déjà vue dans cette robe...

– C'est sûr, tu as changé de look !

Elles avaient ri ensemble, à nouveau complices. Elles étaient si jeunes et si insouciantes ! Alors que Catherine l'aidait à discipliner ses cheveux courts, on sonna. C'était un livreur encombré d'un gros paquet. Dès qu'elle eut signé le reçu, que le livreur fut reparti et la porte refermée, Laure se précipita sur le paquet et l'ouvrit avec impatience. Il contenait un ensemble veste et pantalon de soie grise tissée de fils d'or à l'encolure et aux manches. C'était très simple et très précieux, exactement à sa taille. Dans un écrin reposait une grosse chaîne tressée, en or aussi, et une bague assortie. Elle n'avait jamais rien porté de si somptueux. Un petit mot accompagnait ces présents. Après l'avoir déchiffré, Laure le lui tendit et Catherine put lire cette simple ligne : « *Ce soir, je veux que vous soyez la plus belle.* » Et c'était signé : « *Dominique Sens* ».

Elle se changea en un instant. Tandis qu'elle boutonnait sa veste, Laure lui avoua se sentir heureuse et en même temps un peu vexée.

– Dominique craignait donc que je ne sois pas assez jolie ni assez élégante pour sa foutue réception.

– Mais non. Il avait seulement deviné que tu n'avais pas grand-chose à te mettre. Plutôt que de te signer un chèque pour la circonstance, il a préféré se charger des achats.

– Oui, pour m'imposer ses goûts. Bien sûr, il a su choisir, mais il joue un peu trop les protecteurs et les mentors.

– Sans lui, tu ne serais encore qu'une petite punk comme il y en a tant, essayant de choquer pour emmerder ses parents. Tu vaudrais mieux que ça, Laure, tu as du talent et ton éditeur le sait.

– Toujours, avec lui, je me sens ainsi partagée entre l'agacement et l'admiration, mais ça me plaît assez de l'imaginer, entrant seul dans une boutique de luxe, se faisant montrer un article après l'autre avant d'acheter ce bel ensemble. Ensuite, il a dû recommencer son manège chez un bijoutier. C'est vrai que tout ce qu'il m'a fait livrer me plaît beaucoup.

Puis elle la regarda tout à coup avec suspicion et lui demanda :

– Ce ne serait pas toi qui te serais chargée de ces achats ?

– Bien sûr que non !

Catherine lui opposait un visage étonné et peut-être vaguement ironique.

Quand elles étaient entrées au bras l'une de l'autre dans le premier salon de la maison d'édition, Dominique Sens s'était aussitôt dirigé vers elles. Il leur avait embrassé la main comme à des dames, des vraies. Après leur avoir offert une coupe de champagne, il les conduisit vers un invité puis un autre. Il leur présenta un directeur de journal faisant la pluie et le beau temps dans le monde des Lettres, un critique célèbre, un peintre en vogue, un vieil académicien tout chenu ayant pourtant le bras long, un député pas encore mis en examen.

On demanda à Dominique Sens de porter un toast à son auteur. Sans quitter Laure des yeux, il leva sa coupe en prononçant ces mots étranges :

– A Laure Marin, l'auteur talentueux de *Des crimes tendres*, la dernière révélation de notre maison qu'elle a conquise par sa jeunesse et sa grâce. A Laure, qui sera bientôt mon épouse, si elle le veut bien, car je n'ai pas encore osé le lui demander en particulier !

Des rires et des applaudissements saluèrent ces propos auxquels personne ne crut vraiment, chacun l'imaginant de connivence avec son éditeur.

– Moi, qui commence à bien la connaître, confia encore Catherine à Eric tout en trempant son croissant dans son crème, je te jure qu'elle ne s'est doutée de rien. Elle n'avait rien deviné, rien vu venir.

Sans oser regarder Dominique Sens, Laure était en effet restée stupide, sa coupe à la main, oubliant de boire, ne sachant que dire ou que faire. Ce fut lui qui la sauva de cet instant de panique en lui prenant le coude et en l'entraînant vers le jardin. Là, ils étaient plus au calme, mais Catherine entendit l'éditeur dire avec une timidité qu'elle-même jugea émouvante :

– Pardonnez-moi, ma chère, j'ai agi comme un mufle et un maladroit. C'est l'exécrable impétuosité des timides.

– Vous, timide ?

– Mais oui. Devant vous, je perds tous mes moyens. Je sais, je n'aurais jamais dû me conduire ainsi. Vous placer devant le fait accompli était inqualifiable. Ne dites rien ce soir. Vous refuserez demain... Laissez-moi encore rêver un peu.

– C'est oui, ne comprenez-vous pas que c'est oui ?

Catherine éclata de rire et ajouta :

– Et voilà, tu sais tout de cette belle romance. Pendant que tu prenais ta douche, j'ai regardé les infos sur mon portable et j'ai vu qu'une jeune fille avait été retrouvée morte à Neuilly. Tu t'occupes de cette affaire, Laure et Dominique ont quelque chose à voir avec ça, pour que tu m'écoutes si attentivement ? D'habitude, ce que je peux te raconter ne semble pas te passionner outre mesure...

Il se força à se montrer tendre et rassurant. Elle lui plaisait et il pouvait encore avoir besoin d'elle, mais il ne voulait pas se laisser embarquer trop loin, tenant trop à sa précieuse liberté et sachant assez que bien des couples, dans la police, ne résistent pas aux contraintes du métier. Trop d'heures de travail, trop d'absences, trop de risques. Peut-être trop de tentations aussi, reconnaissait-il avec honnêteté. Le temps d'une enquête, on se trouve projeté dans un autre univers, occupé à sonder l'âme des témoins, des criminels en puissance. On doit aussi s'endurcir exagérément pour ne pas basculer dans l'horreur à la vue de chaque nouvelle victime.. Tout cela ne facilite pas la vie de famille, il faut bien en convenir. Il décida d'aller faire quelques pas au Luxembourg pour se détendre, ensuite il retournerait sans doute au « 36 » pour voir si l'affaire de la jeune morte avait avancé. Il était ainsi, tant qu'une affaire n'était pas résolue, il ne parvenait pas à s'en détourner. Sans doute un jugement d'instruction avait-il été nommé et sans doute le connaissait-il...

Ses pas le portèrent vers l'endroit qu'il préférait, au Luxembourg, la fontaine que la reine Marie de Médicis avait

commandée à l'architecte florentin, Thomas Francine. Le chemin d'eau bordé de vases de pierres d'où ruisselaient des chrysanthèmes en chevelure d'or reflétait les feuilles jaunissantes des platanes. Il menait vers le mystère de la grotte où Acis et Galathée, aux corps éblouissants de blancheur, s'aimaient sous un rocher, ignorant la présence de Polyphème s'apprêtant à jeter la pierre mortelle. Ce contraste entre l'eau rendue presque noire par l'ombre des arbres, l'obscurité de la grotte, l'immense masse de muscles de bronze verdi de l'assassin et la pureté des corps des amants avait toujours ému le jeune capitaine. Seule la beauté lui permettait de supporter cette constance confrontation avec la noirceur de l'humanité. Il n'y avait personne en cette heure encore matinale et il put s'abîmer dans le spectacle de l'eau dormante. Malgré lui, il repensait à Catherine et aux circonstances dans lesquelles il l'avait connue.

Lors de cette soirée, l'amie dont on fêtait l'anniversaire les avait présentés. Elle l'avait regardé avec attention. Qu'avait-elle pensé de lui ? Il se savait grand, mince et très brun. Ce soir, il arborait une coiffure savamment décoiffée, qui lui allait bien. Son copain, qui semblait presque son antithèse, s'était alors éloigné par discrétion. Plus râblé, très blond, Bernard avait des yeux limpides et des cheveux mi-longs, de beaux cheveux bouclés qui lui faisaient une tête d'apôtre. S'il n'était parti, peut-être Catherine l'aurait-elle préféré, il ne savait...

La conversation avait alors roulé sur diverses expositions parisiennes et en particulier sur celle concernant Sade, qui avait eu lieu à la gare d'Orsay.

– Il se trouve, lui avait-il avoué non sans une certaine pédanterie comme il le jugeait à présent, que j'ai un faible pour la littérature libertine, à condition qu'elle soit écrite dans une belle langue.

La Philosophie dans le boudoir par exemple est un ouvrage curieux, érotique, impertinent, révolutionnaire aussi par bien des côtés, d'une écriture très soignée, en dépit ou plutôt à cause de ses excès. Si aujourd'hui, l'œuvre de Sade ne choque plus personne, de son vivant, il fut vraiment persécuté pour ses idées. Sous prétexte de moralité, en réalité pour s'approprier son immense fortune, sa belle-mère s'acharna à lui nuire sous le règne de Louis XVI. Il fit de la prison puis appartint ensuite, durant la Terreur, à la Section des Piques. Pourtant, Robespierre lui vouait une haine dévastatrice.

Il happa au passage deux verres de kyr et en offrit un à Catherine, qui relança la conversation ou plutôt sa péroraison, pensa-t-il.

– Pour l'Incorruptible, épris de morale et voulant faire du culte de l'Être Suprême la religion de tous les Français, attaquer avec tant de fougue l'Eglise et surtout la famille traditionnelle et les bonnes mœurs restait inconcevable. Robespierre décida donc de faire exécuter le marquis de Sade. Restait à le trouver. Avec la pagaille qui régnait alors dans les prisons, on n'y parvenait pas.

Il était ridicule, à faire ainsi son exposé. Pourtant, cela avait marché. La petite semblait fascinée et relançait la conversation en demandant :

– Il avait émigré ?

– Non, dit-il encore. Il était en fait détenu à la prison de Picpus, un asile plus agréable que d'autres, pas une sinécure pourtant. Bien des hôtes de Picpus furent tout de même guillotins. Enfin, son transfert à Picpus n'ayant été mentionné sur aucun registre, le *divin marquis*, comme on l'appelle parfois avec dérision ou admiration, ça dépend des gens et des circonstances, fut épargné. Imaginez la rage de Robespierre... Eh bien, notre République actuelle reste parfois, elle aussi, bien puritaine...

– Je n'aurais jamais cru un inspecteur de la Crim' amateur de littérature libertine.

– Tous les flics de France et de Navarre ne sont pas nécessairement des brutes ignares !

– Loin de moi cette idée, rétorqua-t-elle avec un certain embarras.

Bernard, happé par une autre connaissance, avait définitivement disparu, mais Eric était resté près d'elle. Catherine avait semblé apprécier son ironie et sa désinvolture. Grâce à lui, elle avait dû se trouver belle et intelligente, plus sûre d'elle qu'elle ne l'avait jamais été. Le champagne lui donnait un sourire charmeur et lui faisait la parole légère. Elle riait, plaisantait avec lui, elle s'amusait. Elle se sentait bien. Sous son regard, sans doute se trouvait-elle différente, plus ambiguë, plus éclatante que l'ancienne punkette qu'elle s'était elle aussi efforcée d'être. C'est si prévisible, une femme...

Eric sourit à ce souvenir. Entre cette Catherine et lui, rien ne s'était non plus passé de façon banale. Ils n'avaient même pas flirté ensemble avant de quitter en même temps la soirée. Il l'avait raccompagnée jusque chez sa mère, puis ils s'étaient revus. Après leur troisième rendez-vous, Catherine l'avait invité à boire un dernier verre et il était resté.

Lors de leur première nuit, elle s'était montrée une amante attentive et experte. Et il s'était retrouvé nanti d'une nouvelle maîtresse.

Chapitre 2

Eric avait pourtant résisté à son désœuvrement et à son besoin presque obsessionnel de passer au « 36 ». Ca n'aurait servi à rien. Il fallait laisser aux techniciens le temps de faire leur boulot. Ni les recherches de l'Identité judiciaire ou du groupe disparition, ni l'autopsie n'auraient abouti. Tant qu'on ne connaissait pas l'identité de la fille et l'heure de sa mort, il n'avait pas le moindre prétexte pour retourner chez les Sens, qui auraient pu à juste titre parler de harcèlement. Mieux valait cultiver sa forme en se rendant à la piscine et en se vidant la tête en multipliant les longueurs. Une petite séance de jogging au Luxembourg ne lui ferait pas de mal non plus et l'empêcherait de s'empâter aux abords de la trentaine. Souvent, son impatience lui jouait des tours. Le rythme fou d'une enquête criminelle reprendrait bien assez vite, dès le lundi matin...

En traversant la cour du « 36 », il s'étonna, comme toujours, de cette impression étrange de se retrouver chez lui dans cet endroit mythique, sur le seuil patiné par bien des passages, de suspects comme de policiers. Les 148 marches de l'escalier tournant gravis allègrement, il revoyait comme avec bonheur la peinture écaillée, d'un beige sale, les couloirs étroits et poussiéreux, encombrés de dossiers empilés là faute de savoir où les mettre. C'était sûr qu'on manquait de place, à la Crim'...